

Changement d'orbite :
L'Astronomie de Daru
et la collaboration de la poésie et des sciences

Hugues Marchal

Satellite.

1. Terme qui ne se prend qu'en mauvaise part. Tout homme armé qui est aux gages et à la suite d'un autre, pour exécuter ses violences, pour servir son despotisme. [...]

2. *Terme d'astronomie.* (Litttré)

Le comte Pierre Daru (1767-1829) n'a rien d'un phare dans l'histoire de la poésie. Son statut d'intendant général de la Grande Armée et une épître qui donnait à comprendre à Delille exilé que l'Empereur souhaitait son retour¹ concoururent sans doute autant que ses traductions d'Horace à son élection à l'Académie française, en 1806. Il composa ensuite une ample *Histoire de la république de Venise* et produisit quelques brefs poèmes ancrés dans la rhétorique classique, tel le *Discours en vers sur les facultés de l'homme*. Lu le 24 avril 1825, lors d'une séance publique de l'Académie française, ce

¹ Pierre Daru, *Épître à Jacques Delille*, Paris, Pougens, an IX-1801. Daru publia aussi un an plus tôt, chez le même éditeur, un petit volume réunissant *La Cléopédie, ou la théorie des réputations littéraires*, satire des auteurs carriéristes, un *Poème des Alpes*, hommage à Gessner, et une *Épître à mon sans-culotte*, adressée au garde qui le surveillait quand il fut mis aux arrêts, à Rennes, durant la Terreur.

texte célèbre les conquêtes des sciences, tout en affirmant que les questions relatives à Dieu et à notre être leur resteront fermées. Bien qu'« observer un insecte et mesurer les cieux² » participent également de l'élan des savoirs, Daru développe le seul exemple de l'astronomie, qui occupe deux des onze pages de l'œuvre. Cette primauté est motivée par une tension : « toutes ces conquêtes, /Que l'art fit dans les cieux suspendus sur nos têtes, /Ont enflé mon orgueil et m'ont anéanti³. » L'humanité peut tirer gloire d'avoir découvert des planètes lointaines, comme Uranus, « fille d'Herschel » qui l'a décelée, ou d'avoir relativisé la place du Soleil. Mais cet Univers moderne donne à l'homme une position infime, sur une Terre qui a cessé d'être conçue comme « le chef-d'œuvre des cieux⁴ ». Si ce constat humiliant est vite renversé par le rappel que « l'atome pense, il doute, il imagine », le balancier repart aussitôt, quand Daru évoque la faiblesse des « systèmes » inventés pour remonter aux causes premières⁵. Son traitement de l'astronomie suit donc un va-et-vient pascalien connu. La lecture de 1825 frappa toutefois assez Pierre-Simon Laplace (1749-1827) pour que le grand astronome, qui avait rejoint en 1816 l'Académie française, demandât à Daru de consacrer un poème entier à son champ de savoir. La « Préface de l'éditeur » à cette œuvre posthume, parue en 1830 sous le titre de *L'Astronomie*, relate cet « appel de la science à la poésie » :

« Un homme, lui dit [Laplace], qui fait si bien les vers didactiques, devrait nous donner un poème sur l'astronomie. Dans notre siècle, où tous les esprits tendent vers l'étude des sciences positives, la littérature semble appelée à parcourir une carrière nouvelle. Son rôle est de populariser les sciences, de les présenter dépouillées des formes qui les rendent inaccessibles à un si grand nombre d'intelligences. Nous demandons seulement que l'on en parle avec une scrupuleuse exactitude. » – « Voilà pour moi la grande difficulté, » reprit M. Daru ; « [dans ma vie] il n'y a pas eu de place pour les mathématiques. » – « Essayez toujours, nous vous aiderons, » fut la réponse de M. de La Place⁶.

La requête du savant mime des démarches comparables, mises en œuvre sous l'Empire, à un moment où ses pairs sollicitaient encore volontiers la

² Pierre Daru, *Discours en vers sur les facultés de l'homme*, Paris, Firmin Didot, 1825, p. 4. Nous modernisons systématiquement l'orthographe des extraits.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 9-10.

⁶ Pierre Daru, *L'Astronomie, poème en six chants*, Paris, Firmin Didot, 1830, p. IV. Les paginations indiquées entre parenthèses renverront à cette édition.

plume des poètes pour rendre leurs découvertes populaires. C'est à la demande de Jean Darcet (1724-1801), chimiste éminent et comme lui professeur au Collège de France, que Delille rédigea *Les Trois Règnes de la nature* (1808), avec le concours de trois autres savants, Cuvier, Lefèvre-Gineau et Libes, qui en assurèrent les notes explicatives. Or, sans aller jusqu'à prendre en charge l'annotation, des chercheurs de renom, comme le mathématicien Louis Poinso⁷, relurent et conseillèrent Daru, ainsi que l'avait promis Laplace. Sa demande s'accompagna en outre d'une faveur exceptionnelle : Daru fut élu en 1826 membre libre de l'Académie des sciences, ce qui plaçait le poète sur un pied d'égalité avec son commanditaire, également membre des deux académies, ce choix devant sans doute aussi rappeler que la vulgarisation des savoirs méritait autant d'honneurs que leur création – une idée défendue en 1790 par Condorcet⁸. Pourtant, la démarche des astronomes ne laisse pas de surprendre. Leur domaine, contrairement à d'autres, n'était pas en manque de poèmes didactiques anciens ou récents, aptes à établir son prestige, et Laplace lui-même était admiré pour l'élégance stylistique de son *Exposition du système du monde*, que Valéry et Louÿs liront encore comme une « merveille », digne de figurer « dans n'importe quelle anthologie en prose⁹ ». Surtout, la demande intervient à une date où la légitimité de la poésie scientifique, triomphante vers 1800, est devenue fragile. Dès l'orée du XIX^e siècle, sur fond de scission de l'ancienne République des lettres, Chateaubriand et Madame de Staël ont attaqué cette pratique, que les sciences, selon Bonald, ont alors « éconduite comme peu exacte », et les lettres « tancée comme trop descriptive, et voulant, au mépris des lois de l'empire littéraire, contracter des alliances étrangères¹⁰ ». Sept ans après la parution de *L'Astronomie*, Sainte-Beuve,

⁷ Voir sa lettre de septembre 1828 à Daru, reproduite dans la *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences*, 20^e année, n^o 14, 5 juillet 1860, p. 219.

⁸ Pour le philosophe, « tant qu'il faudra, non seulement découvrir des vérités, mais forcer à les admettre, mais inspirer le désir d'en chercher de nouvelles, les hommes éloquents, nés avec le talent de répandre la vérité, ou d'exciter le génie des découvertes, mériteront d'être placés au niveau des inventeurs, puisque, sans eux, ces inventeurs ou n'auraient pas existé, ou auraient vu leurs découvertes demeurer inutiles et dédaignées » (*Éloge de M. le comte de Buffon*, Paris, Buisson, 1790, p. 47-48).

⁹ Lettre de Louÿs à Valéry du 21 juillet 1895, dans André Gide, Pierre Louÿs, Paul Valéry, *Correspondance à trois voix. 1888-1920*, éd. Peter Fawcett et Pascal Mercier, Paris, Gallimard, 2004, p. 797-798.

¹⁰ Louis de Bonald, « Sur la guerre des sciences et des lettres » [c. 1807], *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques* (1819), Paris, Adrien Le Clère, 1852, p. 359. Sur le poème scientifique au XIX^e siècle et ses différentes formes, voir Hugues Marchal (sous la dir. de), *Muses et Prérôdactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Le Seuil, 2013.

dans un article valant bulletin de victoire du romantisme, définira sa génération comme celle des « railleurs posthumes de Delille¹¹ » et de son école, de sorte que Laplace et Daru paraissent avoir livré un combat d'arrière-garde. Tous deux âgés au moment où naît le projet de *L'Astronomie*, et tous deux morts avant que l'œuvre ne voie le jour, ils confirmaient l'idée que seuls des « classiques », attardés dans un monde qui n'était plus le leur, pouvaient encore croire en cette poésie scientifique. Surgeon d'un genre éteint, *L'Astronomie* était vouée à être reçue comme un des nombreux fœtus nés momies que l'époque travaillait à rejeter. L'un des rares articles à rendre compte de sa parution l'exprime crûment : « Daru fut un des brillants débris d'une littérature qui s'efface et disparaît¹² », et cette perspective guide encore l'analyse que l'historien Robert Fox a récemment proposée de cet épisode :

Les goûts [...] avaient commencé à évoluer au moment même où Delille écrivait. [...] Mais la mode littéraire ne changea pas du jour au lendemain, et les longs poèmes didactiques produits selon le patron classique conservèrent un nombre d'adeptes significatif, quoiqu'en diminution, bien après leur tardif âge d'or postrévolutionnaire, sous le Directoire et le Consulat¹³.

Pourtant Daru, né trente ans après Delille, ne s'inscrit pas strictement dans son sillage : il déplace sa position d'une manière qui mérite d'être soulignée.

S'ÉPAULER

Pour les Lumières, la poésie scientifique résulte d'une alliance d'intérêts. Certes, le poète s'y emploie à diffuser des connaissances. Métaphore omniprésente, il pare les épines des sciences des fleurs de la poésie et, en tant que dispensateur traditionnel de lauriers, son intérêt pour les savants vaut transfert de capital symbolique. Toutefois, il trouve aussi dans leurs découvertes un matériel inédit, dont l'exposition lui permet à la fois de s'inscrire dans

¹¹ Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Poètes et romanciers de France : Jacques Delille », *Revue des deux mondes*, tome XI, 1^{er} août 1837, p. 295. Le critique est moins sévère en 1854, dans les trois causeries qu'il consacre à Daru. Tolérance accrue ou prudence face à Napoléon III, Sainte-Beuve présente alors *L'Astronomie* comme « un poème exact, dont l'écueil à la longue est dans la monotonie, mais dont la versification ferme et serrée rappelle souvent les bonnes parties ordinaires de Lucrèce » (*Causeries du lundi*, Paris, Clave, tome IX, 1854, p. 376).

¹² Compte rendu anonyme, *Gazette littéraire*, n° 29, 17 juin 1830, p. 472.

¹³ Robert Fox, *The Savant and the State. Science and Cultural Politics in Nineteenth Century France*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2012, p. 186, nous traduisons.

une lignée de poètes didactiques prestigieux et de se démarquer des auteurs contemporains qui, pour leur part, répèteraient un état révolu des savoirs. En outre, le poète des sciences affermit le prestige de sa propre fonction car, s'il exauce le vœu des savants par un texte qui rehausse leur position, ce vœu même participe à la constitution du crédit qu'il est censé leur apporter. De leur côté, les savants qui attendent du poète qu'il développe un intérêt pour leur activité présupposent que cette valeur, voire cette poéticité, se trouvent *a priori* dans leurs travaux. Et s'ils valident la tenue épistémologique du dire poétique, pour garantir que le texte ne déforme pas le savoir et garde la « scrupuleuse exactitude » souhaitée par Laplace, ils en légitiment simultanément la différence, puisque cette parole, pour séduire, doit dire les savoirs autrement que le discours scientifique, en rejetant les « formes qui les rendent inaccessibles » (III) – aussi Daru se soucia-t-il autant de l'approbation des hommes de lettres que de celle des astronomes, puisqu'il lut un extrait du poème en gestation devant l'Académie française, le 24 avril 1827. Savant et poète valident donc le poème scientifique selon une logique de contresignatures, sans antériorité claire, qui vaut aussi comme caution de leurs discours propres. Réduire cet échange à un mouvement unidirectionnel, qui ferait de la science l'hypotexte du poème, masque l'économie plus complexe d'une structure d'entraide que le dialogue entre Laplace et Daru, tel que le présente la préface de *L'Astronomie*, résume parfaitement : l'astronomie sollicite une assistance qui implique son propre concours – et cette formule peut s'appliquer à la poésie.

L'entreprise de Daru semble d'autant mieux s'inscrire dans cette tradition que les formules attribuées à Laplace réactivent des lieux communs associés à cette production et à l'équilibre des deux pôles qu'elle conjoint. Sa présentation des découvertes comme une « carrière nouvelle » offerte aux poètes (III) fait écho à *L'Invention*, où André Chénier avait déjà joué de la polysémie du mot pour inviter ses pairs à tirer des sciences une matière inédite :

Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers¹⁴.

Quant à l'image présentant le discours savant comme un voile masquant la nature qu'il devait dévoiler, elle apparaît notamment chez Bailly, qui l'emploie pour défendre des écritures de vulgarisation rejetant jargon et calcul :

¹⁴ André Chénier, « L'Invention » (1^{re} éd. 1819), *Œuvres complètes*, éd. Gérard Walter, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 125.

La vérité a des traits qui doivent frapper tout le monde, quand elle est exposée sans voile ; ce voile qui la cache, qui rend son accès difficile, c'est un langage convenu, c'est l'expression abrégée qui écrit cette vérité dans la tête des inventeurs. On peut la dépouiller d'une expression abstraite pour la montrer sous une expression sensible : tout est physique, tout peut se revêtir d'images [...] ¹⁵.

Daru s'acquitte donc d'un programme bien rodé, et s'y plie sans originalité apparente. Comme d'autres poèmes antérieurs, tels que *La Navigation* de Joseph Esménard (1805), son texte suit l'ordre chronologique des découvertes. Aussi les deux premiers tiers du volume ne dialoguent-ils guère avec l'actualité scientifique, sauf quand Daru reprend les questions que Bailly avait soulevées sur la possible origine commune de savoirs partagés par des civilisations éloignées (172-174), ou lorsqu'il souligne la manière dont le calcul a pris le relais de l'observation au télescope. Cette évolution frappera surtout le grand public après 1846, moment de la découverte de Neptune par Le Verrier, mais *L'Astronomie* note déjà que Newton

Donne aux yeux de l'esprit un nouvel instrument.
Leur puissance par lui croît et se développe ;
Le calcul qu'il invente est un vrai télescope :
Il atteint l'infini [...]. (164)

Reste qu'il faut attendre le dernier tiers de l'ouvrage pour que s'estompe l'impression d'avoir massivement affaire à une redite, tant le XVIII^e siècle avait déjà consacré de vers à Galilée ou Newton. C'est au chant V que sont évoquées les petites planètes identifiées après 1801, Cérès, Junon, Vesta ou Pallas, le chant VI s'ouvrant *in extremis* aux travaux sur les marées de Laplace et Lalande, ou à la découverte des étoiles doubles, qui date de 1827.

Sur le plan stylistique, Daru sait donner à ses vers l'efficace de la formule : il évite les marqueurs déductifs et réduit les démonstrations. Puisque « dans un poème il est impossible de suivre de branche en branche la génération des idées ¹⁶ », il préfère conduire rapidement son lecteur vers des synthèses condensant en un ou deux vers des conclusions majeures. La mention d'autres soleils permet d'indiquer : « Ils marchent entourés de nombreux satellites, /Et l'univers n'a plus ni centre ni limites » (7), tandis que la théorie de la gravitation est exposée dans des *conceitti* comme « Le

¹⁵ Jean Sylvain Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à l'époque de M.D.CC.XXX*, Paris, De Bure, 1779, tome I, p. vi.

¹⁶ Jean-François Marmontel, *Éléments de littérature* [1787], éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères, 2005, p. 938.

moindre grain de sable attire le soleil » ou « Tomber, c'est s'approcher du point qui nous attire. » (165) Autre marque de fidélité aux pratiques associées à Delille et son école, le vers accueille avec parcimonie les termes spécialisés. Daru ose un *vitrier* (12) et cinq *écliptique*, mais il hésite à employer *télescope*. Remplacé par des tours comme « tube ingénieux » (148), le mot n'a droit de séjour que dans le passage précédemment cité, où il sert de comparant, ainsi que dans le distique « Du ciel le télescope a conquis les royaumes/ Et le verre puissant donne un corps aux atomes » (253) – un choix sans doute motivé par le désir d'éviter de souligner davantage le caractère interchangeable des périphrases désignant le microscope et l'instrument d'observation lointaine.

Ce travail d'acclimatation des savoirs passe enfin par une régulation des admirations. Pour rendre familier un concept tel que le caractère borné de l'existence des astres, Daru rappelle que nous savons tout être vivant voué à disparaître, puis il s'exclame : « Et vous vous étonnez ! » (14). L'usure du merveilleux affecte aussi les anciens mythes, dont le rejet recoupe celui du conformisme des poètes restés fidèles à ce répertoire. Dans *Les Trois Règnes de la nature*, Delille avait déjà concédé que la science avait mis fin aux « rêves poétiques » d'Ovide (c'est le motif du désenchantement du monde, formulé notamment par Chateaubriand), pour ajouter aussitôt que les nouveaux savoirs révélaient des « prodiges¹⁷ » insoupçonnés et pourtant avérés – ce que la fin des Lumières nomme un *merveilleux réel*. Daru reprend l'argument et ses mots clés. Dans l'univers, « tout ce qu'à nos yeux l'ordre des temps ramène/Cesse d'être un prodige, et n'est qu'un phénomène » (6) ; mais pourquoi le déplorer, quand cette dissipation est compensée par des « merveilles savantes » (263) ? Les émules d'Ossian sont invités à abandonner les fictions de Fingal pour célébrer les prouesses des géomètres partis mesurer le méridien en Laponie : « Et, dédaignant enfin des exploits fantastiques, / Bardes, chantez du nord les héros pacifiques ! » (250) « Héros », car Daru intronise le savant dans des fonctions jadis dévolues aux conquérants guerriers et aux demi-dieux – ce qui lui permet de rapprocher ponctuellement son exposé de l'épopée et du dithyrambe, stratégie de variation là encore fréquente chez Delille et ses pairs. L'astronomie est présentée comme un savoir assez utile aux navigateurs pour que ses maîtres soient qualifiés de « bienfaiteurs du globe » (141). Mais si le savant d'élite est parfois dépeint, tel Galilée, en victime des superstitions, il fait surtout figure de demiurge,

¹⁷ Jacques Delille, *Les Trois Règnes de la nature*, Paris, Nicolle, Giguet et Michaud, 1808, tome II, p. 55-56.

comble de l'éloge sous la plume d'un croyant qui défend l'existence d'un Créateur et pense que « La nature est la loi qu'il a donnée au monde [...] » (15). Représentant de l'humanité dans le *Discours en vers sur les facultés de l'homme*, l'astronome devient ici surhomme. Copernic est « l'architecte du monde » (152) ; la main de Newton « Ramène la comète, enfle les mers profondes, /Et sur leurs fondements assied enfin les mondes » (166) ; qu'il « parle ; à sa voix, /Et la terre et les cieux, suivent les mêmes lois » (193).

Derechef, ces tours n'ont rien de neuf : on trouve leurs équivalents dans l'épître liminaire des *Éléments de la philosophie de Newton*, de Voltaire (1738). Mais, par contraste avec de tels éloges, le locuteur de Daru fait assaut de modestie à un degré frappant, même pour un émule d'Horace et de son *sermo humilis*, et cette posture tranche avec celle de ses prédécesseurs.

BATTRE EN RETRAITE

Au seuil des *Trois Règnes de la nature*, Delille avoue sa dette envers des naturalistes comme Buffon et Valmont de Bomare¹⁸ ; il rend hommage à Darcet et affirme limiter son ambition à l'approbation des savants, espérant qu'ils voudront bien reconnaître que, pour un « étranger [...] à l'empire des sciences », il n'en « parl[e] pas mal » le langage¹⁹. Cependant, ces formules s'accompagnent d'une précision pleine de morgue, qui rétablit l'équilibre évoqué plus haut : « les sciences peuvent avoir quelques obligations à la poésie », car

Le moins populaire de tous les langages a seul le droit de populariser ce qu'il y a dans le monde de plus brillant et de plus utile ; c'est à lui que doivent avoir recours les belles actions, les procédés des arts, les phénomènes de la nature physique et morale. On sait d'ailleurs quelle distance il y a du fond des idées aux formes brillantes et à l'intérêt que sait leur donner la poésie²⁰.

Bref, s'il est un soleil au firmament des lettres, c'est la poésie. Elle seule sait réchauffer et faire rayonner des découvertes qui, faute de l'éclat qu'elle daigne leur concéder, resteraient obscures et enfouies, pour célestes qu'elles soient. Vingt ans plus tard, le texte de Daru ne se démarque pas par un plus grand enthousiasme pour les sciences, mais par l'absence de tels rappels.

¹⁸ *Ibid.*, tome I, 34-35.

¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 35.

Lorsqu'il prend position dans les débats suscités par la poésie scientifique, et plus largement, par l'ascension symbolique des sciences, que son époque vit comme une dévalorisation de la poésie, il règle ces conflits potentiels au profit des savants.

Delille mobilise l'image d'une langue étrangère, parce que nombre d'observateurs reprochent aux savants un vocabulaire barbare et malsonnant, qui non seulement rend opaque leur discours, mais défigure les langues vernaculaires. Pour Nodier, ce jargon chasse la « poésie vivante et naïve » propre à la « pensée du nomenclateur ingénu qui a présidé à la formation des langues, et qui seul avait reçu mission de les faire, car ce privilège est interdit aux savants²¹ ». Or ces polémiques ont aussi porté sur le droit des astronomes à user de noms propres pour baptiser les éléments du monde naturel – affaire particulièrement grave lorsqu'il s'agissait de nommer une planète. Pouvait-on décerner à un homme le nom d'un homme ? Quand il découvrit Uranus en 1781, Herschel la baptisa en hommage au roi Georges d'Angleterre, d'autres proposèrent de lui donner le nom d'Herschel même, et le terme que nous connaissons ne s'imposa que graduellement, avec une instabilité qui explique que le discours de 1825 emploie une périphrase comme « fille d'Herschel » pour désigner l'astre. Mais, tandis que de nombreux hommes de science, circonspects face aux termes inventés par leurs pairs, n'étaient pas loin de partager la position de Nodier, Daru affirme sans ambages qu'il revient aux savants de baptiser le monde. Cette prérogative est soulignée par une anaphore, quand il évoque les premiers navigateurs à atteindre l'hémisphère sud : « C'est à vous, conquérants de ces mers ignorées, / C'est à vous de nommer tous ces astres nouveaux. » (145) Elle est renforcée quand Daru explique que La Caille, qui catalogua plus de « dix mille astres comptés », donna à certaines constellations le nom d'instruments scientifiques. Les vers saluent ce « puissant nomenclateur », qui a placé dans le ciel ses *compas, équerre et triangle* (252). Comme l'apprend la note relative à ce passage, le savant a aussi employé des termes moins digestes, comme « Machine pneumatique », « Fourneau du chimiste » et « Réticule rhomboïde » (287), autant de vocables techniques que *L'Astronomie* réserve au paratexte en prose, et que les alexandrins passent sous silence. Qu'importe : Daru juge que La Caille procéda « Tel que l'homme nouveau qui nomma dans Eden/Les êtres habitants du céleste jardin » (252). Enfin, le poète approuve la décision de désigner le relief de

²¹ Charles Nodier, « Des nomenclatures scientifiques » (1835), dans *Feuilletons du Temps*, éd. Jacques-Rémi Dahan, Paris, Classiques Garnier, 2010, tome I, p. 623-624.

la Lune par des noms de savants. Là où certains contemporains ne se privaient pas d'ironiser sur l'orgueil des astronomes qui, depuis les travaux menés au XVII^e siècle par Riccioli et Grimaldi, avaient osé « se loger dans cette planète en compagnie des principaux philosophes et mathématiciens de l'antiquité²² », Daru évoque la sélénographie en souhaitant

Que la reconnaissance y consacre à jamais
Ces noms qu'ont illustrés de sublimes bienfaits :
Ptolémée, Archimède, Eudoxe, Eratosthènes,
Kepler, vous avez droit aux célestes domaines ;
Gassendi, Copernic, Ticho, noms glorieux,
Phébé s'honorera de vous redire aux cieux. (260)

Un autre conflit majeur portait sur les relations entre science et imagination, souvent opposées pour mieux discréditer la poésie scientifique. En 1799, un contributeur du *Magasin encyclopédique* dénonce une « frénésie scientifique qui n'est que l'impuissance de créer », et « une manie d'analyse qui veut soumettre l'esprit au calcul et l'imagination à des règles²³ », tandis qu'en 1823, le jeune Hugo juge que Voltaire « desséchait sa belle imagination dans l'algèbre et la géométrie²⁴ ». Mais pour d'autres théoriciens, poésie et science mobilisent pareillement l'imagination, jusque dans ses formes les plus aventureuses, et par le biais de figures de pensée comparables. En 1778, Herder pose que « l'être humain, qui se sent dans tout, ressent tout à partir de lui-même et y imprime son image et sa marque. C'est ainsi que *Newton*, dans son système du monde, devient poète contre sa volonté, comme *Buffon* dans sa cosmogonie²⁵ ». En 1806, Delille publie un poème portant précisément sur *L'Imagination*, et il explique que les sciences, loin de dessécher cette faculté, ont leur place sur les deux cimes du Pinde :

Sur l'une, les neuf sœurs animent le ciseau ;
La lyre harmonieuse et le savant pinceau,
Inspirent le poète et conduisent la danse ;
Les trois Grâces en chœur y sautent en cadence.

²² Charles Weiss, article « Grimaldi (François-Marie) », *Biographie universelle*, Paris, Michaud, tome XVIII, 1817, p. 497.

²³ A. J. D. B., compte rendu du Lycée de La Harpe, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 5^e année, tome II, 1799, p. 82.

²⁴ Victor Hugo, « Sur Voltaire » (1823), dans *Critique*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 140.

²⁵ Johann G. Herder, *Du connaître et du sentir de l'âme humaine* (1778), trad. par Claire Pagès, Paris, Allia, 2013, p. 10.

Sur l'autre est dans leurs mains le tube observateur,
 Le prisme des rayons heureux distributeur,
 Le cercle, le cadran, le compas et l'équerre,
 Qui divisent le ciel et mesurent la terre.
 Croyez-vous qu'à ces arts moins gais, plus sérieux,
 L'Imagination ne prête point ses yeux²⁶?

Daru récuse ce rapprochement. Qui va « de la science observant les progrès » comprend qu'ils ont été dus à une lente accumulation de « faits », non aux discours où, « son prisme à la main, l'imagination/Construisait l'univers sur une illusion » (6). L'écho critique aux vers de Delille est sensible dans cette formule, d'autant que les rimes soudent la relation entre *faits* et *progrès*, d'une part, *imagination* et *illusion*, de l'autre. Pour Daru, le grand savant ne saurait être poète. Certes, Tycho Brahé « aime l'art des vers » et savoura le miel « des abeilles du Pinde », mais l'astronome danois fut un « timide philosophe », un excellent observateur, non un « génie » (153). Quant à Descartes, il « imagine en poète, et sait douter en sage », mais, faisant allusion au caractère erroné de sa théorie des tourbillons, Daru précise aussitôt : « Heureux si son génie eût douté davantage ! » (162), ce qui suggère à mots à peine voilés que Descartes fut trop poète pour être bon savant. Or cette dévalorisation de l'imagination a des conséquences importantes pour *L'Astronomie*.

Daru n'utilise guère les épisodes fictionnels employés par Delille et ses pairs pour intégrer des récits dans leurs longs traités. Sa philosophie progresse de l'histoire et l'épistémologie qu'il défend font de la majorité des fables anciennes le vestige de croyances erronées que le locuteur ne peut reprendre qu'en se plaçant dans le champ de l'histoire de l'astronomie ou en menant une forme d'ethnographie comparée. S'il délègue l'exposé du zodiaque grec à Orphée, poète lui-même fabuleux, qui représente une époque où ces conceptions conservaient une autorité, encore le personnage a-t-il soin d'indiquer qu'il chante « Le désir de connaître et non pas la science » (54). Ailleurs, les fables ne semblent mobilisables que si elles se laissent interpréter comme le vestige d'une observation : les étoiles peuvent mourir, l'histoire de « Phaëton nous atteste un de ces grands désastres » (9). Les seules rêveries auxquelles le locuteur s'abandonne, non sans brio, sont concises et proches de l'hypothèse savante ou philosophique, soit qu'il se demande si notre système solaire pourrait graviter lui-même autour d'un autre centre (200), soit qu'il peigne une humanité qui irait gagnant puis perdant ses

²⁶ Jacques Delille, *L'Imagination*, Paris, Giguet et Michaud, 1806, tome II, p. 47.

savoirs (275). Or ce rejet de la fiction laisse au poète une latitude créatrice d'autant plus limitée que la minoration de l'imagination affecte sa diction. *L'Astronomie* interdit toute ornementation à qui veut chanter Uranie, « Car c'est la profaner que vouloir l'embellir./ Instruire est son partage, et suffit à sa gloire » (94). Une telle posture éloigne encore Daru de la tradition encyclopédique qui, dans la lignée de Lucrèce, assimile la poésie à une guirlande de fleurs appelée à « embellir et couronner²⁷ » la vérité. *L'Astronomie* réactive le modèle plus sévère de Manilius, auteur latin des *Astronomiques*, qui avertit : « ne cherchez pas ici les charmes d'une douce poésie ; la matière que je traite n'est pas susceptible d'agréments ; elle ne permet que l'instruction²⁸. » Mais il annonce aussi la position d'un Poe, puisque le poète américain, relayé en France par Baudelaire, condamnera bientôt « l'hérésie du *Didactique* » en posant que

Les exigences de la Vérité sont sévères. Elle n'a aucune sympathie pour les fleurs de l'imagination. [...] C'est la réduire à l'état de pompeux paradoxe que de l'enguirlander de perles et de fleurs. Une vérité, pour acquérir toute sa force, a plutôt besoin de la sévérité que des efflorescences du langage²⁹.

Privée des ressources de l'ornement et de la fable, *L'Astronomie* ne revendique qu'une efficace d'ordre mnémotechnique. Daru thématise d'emblée l'aptitude du vers à faciliter l'apprentissage des savoirs : « Je les confie au rythme, ami de la mémoire » (4), et quand il explique qu'Uranie refuse d'être embellie, il ajoute :

Elle permet pourtant qu'ami de la mémoire,
Doux charme de l'oreille, en doublant d'heureux sons
Le vers en traits plus vifs y grave ses leçons. (94)

Cette réduction de l'ambition du texte à une fonction mnémotechnique le rejette vers le domaine paralittéraire et scolaire des « vers techniques », que le *Dictionnaire de l'Académie* définit en 1762 comme « des vers faits pour soulager la mémoire, en y rappelant en peu de mots beaucoup de faits, de principes, etc. », et dont l'emblème était le *Jardin des*

²⁷ On aura reconnu les termes de la légende accompagnant le frontispice de l'*Encyclopédie* par Cochin.

²⁸ *Astronomiques* [1^{er} s. apr. J.-C.], III, v. 38-39, trad. Alexandre-Gui Pingré (1786), reprise dans Désiré Nisard (sous la dir. de), *Stace, Martial, Manilius [...]*, *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1865, p. 679.

²⁹ Edgar Allan Poe, « Du principe poétique » (1850), trad. Félix Rabbe (1887), dans *Œuvres choisies*, Paris, Livre Club Diderot, 1972, p. 1218.

racines grecques, célèbre pour sa piètre qualité poétique. Or une telle réduction constitue, derechef, une des armes des détracteurs contemporains de Delille: Lamartine écrira bientôt que le public des années 1820 « s'était trop endurci le sentiment, le goût et l'oreille aux vers techniques de Delille, d'Esménard et de toute l'école classique de l'Empire, pour trouver du charme à des effusions de l'âme³⁰ [...] ».

OBÉIR

La fière posture adoptée par Delille n'est pourtant pas absente du texte de Daru. Il clame l'originalité de sa démarche quand il écrit, dès son premier chant:

Ô Muses, pardonnez, si d'une main mortelle,
J'ajoute à votre lyre une corde nouvelle;
Mais la science dicte, et confie à mes soins
Les fastes de ces temps qui furent sans témoins. (11)

L'un des apports de la poésie scientifique postrévolutionnaire consista, de fait, à ouvrir aux vers des temporalités permettant l'émergence d'épopées convoquant les abîmes chronologiques de ce que Delille nommait déjà en 1800 « l'histoire du monde³¹ ». Mais ces exemples antérieurs forcent à chercher ailleurs la novation dont s'enorgueillit Daru, et à reconnaître qu'il tire fierté d'avoir forgé une poésie *dictée* par la science. Or, en revendiquant une telle position ancillaire, l'auteur valide derechef un modèle mobilisé au fil du XIX^e siècle, sur fond de querelle sur l'utilité de l'art, par les plus violents détracteurs du poème scientifique, notamment par Baudelaire, pour qui

Raconter en vers les lois *connues*, selon lesquelles se meut un monde moral ou sidéral, c'est décrire ce qui est découvert et ce qui tombe tout entier sous le télescope ou le compas de la science, c'est se réduire aux devoirs de la science [...] se dégrade[r] et descend[re] au rang de professeur³².

³⁰ Alphonse de Lamartine, « Commentaire de la première méditation », dans *Ceuvres*, Paris, Firmin Didot, 1849, tome I, p. 83.

³¹ Jacques Delille, *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levrault, an VIII-1800, p. 117. Sur le lien entre science et extension temporelle du cadre épique, voir également Nicolas Wanlin, « La poésie darwinienne et antidarwinienne de 1860 à 1938: de nouvelles images de l'humanité », dans Georges Letissier et Michel Prum (sous la dir. de), *L'Héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 185-195.

³² Charles Baudelaire, « Victor Hugo » (1861-1865), dans *Curiosités esthétiques. L'Art romantique*, éd. Henri Lemaître, Paris, Classiques Garnier, 1986, p. 741.

L'humilité de Daru donne bien à sa parole ce statut de discours surveillé, assujéti dès sa naissance, comme dans sa composition, à une communauté scientifique dont le poète ne cesse de rappeler l'autorité, soit qu'il pose que « La science d'Euclide est la seule infallible » (199), soit que l'idée que l'humanité puisse hésiter sur la voie de la connaissance se trouve immédiatement corrigée par l'affirmation :

Non, non, l'esprit humain marche dans la science ;
Chaque jour, chaque instant, la lente expérience
Ajoute à sa richesse et conduit par degrés
Jusqu'à la vérité ses pas mieux assurés. (275)

C'est parce que Daru se pose en scribe et professe une telle confiance en la science que la demande de Laplace, qui jugeait que la littérature avait pour rôle « de populariser les sciences » (III), peut à son tour sembler annoncer certains aspects du positivisme, ou le scientisme de Berthelot, pour qui « l'art et la poésie n'atteignent toute leur perfection que par un étroit accord de leurs conceptions avec la connaissance de la nature et des réalités constatées par la science³³ ». Mais les savants qui sollicitaient le concours des poètes au tournant de la Révolution les autorisaient à l'errance. Condorcet, secrétaire de l'Académie des sciences, n'hésite pas à poser que « la plus austère philosophie peut pardonner à un physicien de s'être livré à son imagination, pourvu que ses erreurs aient contribué aux progrès des sciences³⁴ ». Or ces professions de tolérance ne sont pas des discours de surface. *Les Trois Règnes de la nature* offrent plusieurs exemples de notes dans lesquelles Cuvier ou ses collègues manifestent un désaccord ou des réserves face au texte de Delille. Quand il chante les vents, le poète réclame explicitement le « secours » de Lefèvre-Gineau, « dont la main sûre/Organise le monde et sonde la nature³⁵ ». Mais quand Delille procède à l'apothéose de l'astronome Dortous de Mairan, en expliquant qu'il perça le secret des aurores boréales, le même Lefèvre-Gineau explique en note que cet apport est fort contesté, la cause du « beau phénomène » demeurant inconnue³⁶. Pourtant, Delille n'a pas corrigé son texte et cet écart entre la leçon des vers et celle des notes en prose montre combien la collaboration des poètes et des hommes de science relevait d'un dialogue, non d'une dictée.

³³ Marcellin Berthelot, *Science et morale*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, p. 42.

³⁴ Nicolas de Condorcet, *Éloge*, *op. cit.*, p. 18.

³⁵ Jacques Delille, *Trois règnes*, *op. cit.*, tome I, p. 134.

³⁶ *Ibid.*, p. 95. Pour l'attribution de cette note à Lefèvre-Gineau, voir l'édition Levrault, 1809, tome I, p. 181.

Daru avait donc raison de se poser en novateur, plutôt qu'en continuateur. Si *L'Astronomie* persiste à conduire la poésie vers la science, elle place la première dans une orbite trop proche du champ d'attraction savant pour maintenir l'équilibre de pouvoirs que recherchaient les grands textes antérieurs. Mais les contempteurs du genre, qui découvrirent son poème en 1830, avaient, sinon tout intérêt, du moins tout motif à considérer le poète de *L'Astronomie* comme un avatar de Delille : Daru apportait à la génération nouvelle l'image qu'elle souhaitait donner de cette tradition, soit une pratique régie par un souci de proscrire l'invention individuelle et l'usage heuristique des figures, une poésie excessivement humble, satellite d'une science faite maîtresse du discours, une attitude, en somme, diamétralement opposée à celle d'un Mercier³⁷. Certes, en 1831, Cuvier, revenant sur le texte de Delille, persistera à placer le poète dans une position élevée : dans son *Éloge historique de Vauquelin*, il cite le passage des *Trois Règnes* consacré au chimiste, avant de noter que « ces vers seront pour notre confrère un monument plus durable que toutes les images, de quelque métal qu'elles soient³⁸ », ce qui revenait à minorer au profit de la poésie l'efficace de son propre discours, comme l'importance de la découverte, pourtant majeure, du chrome par Vauquelin. Mais l'un des derniers exemples de poème collaboratif allait bientôt achever d'inverser cette relation. En 1842, Villemin, par ailleurs médecin, publie un *Herbier poétique* [...] avec notes par M. Auguste de Saint-Hilaire, Professeur de Botanique à la Faculté des Sciences. Membre de l'Institut, où un avis « Au lecteur » indique que le versificateur attend du savant qu'il « couronne » et immortalise son nom :

Admirez avec moi la paternelle bonté du Savant, qui à l'apogée d'une glorieuse carrière, n'a pas refusé de descendre jusqu'à moi, obscur et infime, et de m'attacher au front quelques feuilles de cette couronne si noblement et si laborieusement acquise³⁹.

Il serait tentant de conclure que Daru demeura fidèle à l'Empereur savant, puisqu'à défaut de rester l'intendant général de son armée, il mit sa plume aux ordres des sciences. Mais il faut alors reconnaître que *L'Astronomie* fournit aussi un appui admirable à ceux pour qui la poésie scientifique avait servi l'essor conquérant de cette nouvelle puissance et devait absolument être combattue.

³⁷ Voir, ici même, l'article de Stéphane Zékian.

³⁸ Georges Cuvier, *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut de France*, Paris, Firmin Didot, 1861, tome III, p. 171.

³⁹ Eugène Villemin, *Herbier poétique*, Paris, Jules Laisné, 1842, p. 350.